

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 34 (1896)
Heft: 19

Artikel: On dévin et la pinta vaudoise à l'esposechon dè Dzenèva
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195534>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

trouve sur les cloches, en voici une qui rappelle à la fois des usages et des croyances.

Lando Deum verum, pleben voco, congreco clerum,
Defunetos ploro, pestem fugo, festa decoro.

Je loue le vrai Dieu, j'appelle le peuple, j'assemble le clergé,
Je pleure les morts, je fuis la peste, je solennise les fêtes.

Un mot, maintenant, sur le *carillon*. Chacun sait qu'on désigne par là un air exécuté par des cloches ; mais il est, sur ce sujet, certains détails assez peu connus. Au XV^{me} et au XVI^{me} siècles, nombre de villes avaient leur carillon. Celui de Dunkerque était un des plus célèbres, et certains de ses airs sont devenus populaires. Jadis, on voyait, dans les campagnes, les paysans danser au son du carillon. Un carillon n'est donc point l'air banal de l'heure, de la demi-heure et du quart ; ce sont des mélodies plus ou moins gracieuses, une harmonie plus ou moins nourrie et régulière, selon le degré d'habileté de l'artiste qui fait résonner les cloches.

Fétis, dans son *Dictionnaire de Musique*, parle d'un célèbre organiste et carillonneur d'Amsterdam, qui, le premier, a écrit des morceaux de musique pour carillon, parmi lesquels de jolies mélodies qui exigent un prodigieuse agilité des poignets et des pieds.

« Il ne suffit pas, dit l'auteur que nous citons, d'entendre un carillonneur pour se faire une idée juste de son mérite et de la difficulté de son art ; il faut le voir se livrer à ce pénible exercice. Deux claviers sont placés devant lui : le premier est destiné aux mains, pour exécuter les parties supérieures ; l'autre qui doit être actionné par les pieds, appartient à la basse. De gros fils de fer partent de toutes les cloches et viennent aboutir à chaque touche des claviers. Ces touches ont la forme de grosses chevilles que le carillonneur fait baisser, en les frappant avec le poing ou le pied. L'artiste est assis sur un siège assez élevé pour que ses pieds ne posent point à terre, et tombent d'aplomb et avec force sur les touches qui appartiennent aux grosses cloches.

Le poids de ces cloches exige une force musculaire peu commune pour les mettre en mouvement. Telle est la violence de l'exercice des deux bras et des deux pieds, qu'il serait impossible à l'artiste de conserver ses vêtements ; il ôte son habit, trousse ses manches, et malgré ces précautions, la sueur ruisselle bientôt sur tout son corps. »

Il est presque inutile d'ajouter qu'un carillon de ce genre est impossible avec les cloches de nos églises, qui exigent pour être mises en branle une force considérable. Ainsi, quand nous parlons de l'harmonisation des cloches de Lausanne, à laquelle on se propose de travailler, tout ce que nous pourrions en obtenir sera une superbe sonnerie, ne faisant entendre aucune note discordante.

Les carillons dont nous venons de parler se composent d'une réunion de cloches beaucoup moins grandes, quoique assez lourdes et difficiles à mettre en mouvement, ainsi qu'on vient de le voir.

Ajoutons en passant que le bourdon de la Cathédrale de Sens, qui pèse 16,230 kilos, est la cloche qui a le son le plus beau, le plus doux, le plus moelleux de toutes les cloches connues. C'est un vrai ravissement de l'entendre.

Terminons par quelques locutions proverbiales auxquelles les cloches ont donné lieu.

Etre étonné, surpris comme un fondeur de cloches. Éprouver un désappointement semblable à celui du fondeur qui s'aperçoit que son opération est manquée.

Sonner la grosse cloche. Mettre en œuvre les moyens extrêmes et décisifs.

Entendre sonner les cloches et ne pas savoir dans quelle paroisse. Se rappeler confusément

une chose, avoir oublié l'origine d'un fait, et aussi appliquer à une autre époque, à une autre personne que la véritable, un fait historique.

On ne peut sonner les cloches et aller à la procession. On ne peut faire deux choses à la fois.

Le pouvoir est une cloche qui empêche ceux qui la mettent en branle d'entendre aucun autre son, disait Béranger.

Les cloches ont donné lieu à plusieurs autres dictions, trop connues pour qu'il soit nécessaire de les reproduire ici ; tel est, par exemple : *qui n'entend qu'une cloche, n'entend qu'un son*, diction qu'on ne saurait cependant trop recommander à tous les lecteurs de journaux qui tiennent à être exactement renseignés. Il ne leur suffit pas de lire la *Gazette*, ou la *Revue*, ou le *Nouvelliste*. Il est absolument nécessaire de les lire tous les trois. Exceptionnellement, il est un journal qui est toujours vrai : c'est celui que vous tenez dans les mains en ce moment.

L. M.

La femme dans la ferme.

Un vieux proverbe dit : Tant vaut l'homme, tant vaut la terre. Il est parfaitement vrai. Mais il y en a un autre qui ne l'est pas moins : Tant vaut la femme, tant vaut la ferme.

La femme est l'âme de la ferme.

Si la femme est intelligente, laborieuse, économe, la ferme marchera toujours.

Si elle est incapable, dépensière, paresseuse, la ferme sombrera.

Chaque jour nous voyons des cultivateurs peu capables, d'autres toujours absents de chez eux, d'autres encore qui aiment à s'amuser. S'il ont la chance d'avoir pour femme une bonne ménagère, il réussiront quand même.

Si, au contraire, le fermier est intelligent, actif, vigilant, mais si sa femme est incapable ou paresseuse, il se ruinera, quoi qu'il fasse.

Pourquoi ?

C'est qu'il faut, dans l'intérieur d'une ferme, une surveillance perpétuelle de chaque moment ; surveillance que l'homme ne peut exercer ou qu'il exerce incomplètement.

Une montre, quelque parfait que soit son mécanisme, ne peut fonctionner sans le grand ressort. Dans la ferme, la femme est ce grand ressort ; elle est levée la première de sa maison, simplement et proprement mise : dès le petit matin, elle circule dans sa maison, elle a bientôt fait le tour de la ferme, va de l'intérieur à l'extérieur, vivement, remet une chose en place en passant : elle a tout vu et on a dit qu'elle avait des yeux tout autour de la tête.

Elle travaille peu de ses mains, beaucoup de ses jambes : elle va partout, voit tout, veille à tout.

La servante est partie traire ses vaches exactement ; elle sait que la maîtresse est levée, qu'elle va la rencontrer là où elle l'attend le moins.

La cuisine est propre, le feu allumé, la batterie de cuisine à sa place ; le lavoir n'est pas encombré de vaisselle restée à laver de la veille ; le déjeuner des gens s'apprête, une visite est faite au poulailler, le nombre des œufs est plus considérable que si elle n'y allait que plus tard ; elle sait que ses domestiques sont comme les grands chanteurs, qu'ils ne craignent pas les œufs crus, probablement pour s'éclaircir la voix.

S'il y a des enfants, ils sont promptement lavés et débarbouillés ; la prière est faite, courte, mais bonne, avec une exactitude de tous les jours.

Les habits du mari et des enfants ont été visités, ils sont propres, pas un bouton n'y manque.

On déjeune, voilà une matinée bien employée.

Tout est remis en place ; bien nettoyés, les enfants sont partis à l'école.

Les chambres sont aérées, les lits faits ; la maison est balayée, elle respire le bien-être.

La laiterie est visitée, les poules ont du grain ; en faisant la distribution, elle a vu d'un coup d'œil que les volailles sont au même nombre que la veille.

En moins de cinq minutes, un tour est fait partout, les cochons visités, les veaux ont été soignés, elle est entrée à l'étable, à l'écurie, au jardin, à la boulangerie ; tout est en ordre.

Elle se repose un peu, les préparatifs du dîner se font sous ses yeux, elle y aide quelquefois, épluche

quelques légumes, montre à la servante, peu expérimentée, la manière de faire son travail promptement et proprement.

Elle ressort à l'improviste et ne surprend aucun délit, parce que tout le monde sait bien que sa surveillance est de tous les instants.

Elle assiste au dîner, fait les parts de chacun, puis, après, elle s'occupe de l'entretien du linge. Elle ne supporte ni le bruit, ni la discussion, ni les gros mots ; sa présence et son regard suffisent pour maintenir tout ce monde dans l'ordre convenable.

La journée se passe ainsi ; le maître, en rentrant de ses travaux, éprouve un grand bien-être, une profonde satisfaction à voir sa maison bien tenue ; l'ordre règne partout, il n'y a pas de gaspillage.

Il sort le moins possible et quand il ne peut faire autrement, parce qu'il trouve le bien-être chez lui et qu'il sait que les sorties et les voyages à la ville sont une cause de dépense qu'il doit éviter. La maison tout entière a l'air riche, *cosue*, les enfants sont propres et polis ; ils sont revenus de l'école, on leur fait apprendre leur leçon, et la prière clôt la journée.

Les jours de réunion de famille ou d'amis, la ménagère veille à sa cuisine, le repas est copieux, mais simple, les produits de la ferme y subviennent, tout est de bonne qualité, elle a tout surveillé, et même dans ses moments d'intimité, elle trouve moyen de s'absenter quelques instants pour jeter un coup d'œil là où elle soupçonne un abus possible.

Le fermier qui a une pareille femme est toujours riche : il se plaît chez lui, il sort peu, trouve un bon conseil à la maison, ses affaires en vont mieux.

La bonne femme est toujours de bonne humeur, on est heureux auprès d'elle, elle garde longtemps ses serviteurs ; elle est heureuse elle-même, elle a été une bonne fille, une bonne femme, elle sera une bonne mère. Les garçons seront d'honnêtes cultivateurs. Les filles seront de bonnes femmes.

Passons, maintenant, mais promptement, pour peu de temps, à la *mauvaise ménagère*, l'exception.

Paresseuse, levée tard, mal habillée, couverte de taches, mal peignée, sa maison est malpropre, le mari et les enfants sont déchirés, sales ; elle est grognon, gronde et malmène ses gens ; elle est mécontente de tout, parce qu'elle est mécontente d'elle-même ; ses domestiques sont toujours les plus mauvais du pays.

Les dimanches et jours de fêtes, elle a une robe de soie et un beau chapeau, des bottines élégantes ; mais, sous ces belles choses, on sent qu'il y a du linge sale ou déchiré et des bas percés.

Elle lit quelquefois des romans, on en a vu qui jouaient du piano.

Que le ciel vous préserve d'une pareille créature dans votre maison !

Et vous, jeunes gens qui vous mariez, rappelez-vous cet autre proverbe :

« Il vaut mieux que sa femme apporte sa dot petit à petit par son travail de chaque jour, que de l'apporter tout d'un coup et de la remporter chaque jour. »

UN PAYSAN.

(Bulletin du
Syndicat des agriculteurs de Savoie).

On dévin et la pinta vaudoise à l'esposechon de Dzenèva.

On ne crâi pas ài dévins per tsi no. On a too, kâ y'ein a z'u.

Lo respettablo monsu Vito Ruffy, lo père de noutron conseiller fédérau et qu'étâi li-mêmo assebin conseiller fédérau, ein étâi bo et bin ion et on bon, kâ tandi que l'étâi onco étudiant pè Lozana, et lài a 'na balla vouarba de cein, savâi dza su lo bet dào dâi cein que sè volliavè passâ pè Dzenèva lo premi dè Mé noinantè-chix, don sti an, et l'a de, écrit et mémameint tsantâ à cliâo que lo volliâvont oûrè.

Vo sèdè que lài a dein stu momeint on esposechon pè Dzenèva et qu'on impariâi dâi bons vegnolans vaudois, dè cliâo qu'ont lè meillâo partsets, on pou pertot, sè sont associyi po preindrè onna pateinte po lài allâ teni onna pinta, qu'on lài dit la pinta vaudoise et que tota cliâ beinda dè vegnolans s'appelè lo syndicat.

Vo sèdè assebin, pè le papâi, que c't'espose-

chon a coumeinci lo deveindro premi dè Mé. Adon po fèrè l'inaugurachon, coumeint on dit, lè « Dieu-me-dane » ont tot met pè lè z'écoulès et fè on tire-bas d'ao diablo, et l'ont invità ti lè gros pansus dè la Confédérachon et d'ao cantons po allà rupà, bafrà et fifa avouè leu. Dè bio savà que nion n'a renasquà; mà stu premi dè Mé, miséricorde! ne vouàiquie te pas onna rolhie quas coumeint clia dè l'estatua d'Y-verdon, que n'ont pu fèrè que 'na pararda dè paraplodze po allà ào banquie iò sè sont relets i lè pottès ào tot fin, à cein qu'on dit.

Après lo banquie, que l'ont volliu allà roudà po vairè l'esposechon, la rolhie a recoumeinci et la *Gazetta de Lozena* no dit qu'on part d'ao nouitro : monsu Ruffy, conseiller fédéral, monsu Jordan-Martin, président d'ao z'Etats, monsu Viquerat et monsu Ruchet, d'ao consè d'Etat dè Lozena et on part dè colonets : monsu Ceresole, lo coumandant d'ao défrepe-nâies d'Acclieins et dè Polhy-lo-grand, monsu Lochmann, d'ao sapeu d'ao génie, monsu Delarageaz, coumandant d'ao débordenâies et monsu Thelin, dè La Sarraz, lo président d'ao tir fédérat et coumeint quoui derà bin, lo syndiquo d'ao carabiniers dè la Confédérachon, et on part d'auto, mou et depouereints coumeint d'ao renailès, ont d'ao s'einfatà dein la pinta vaudoise po lài sè mettè à la chotta; et quie l'ont trovà pè bounheu monsu Ponnaz, dè Lavaux, lo tiuratu d'ao vengnolans, monsu Pauly, que tint lo protoco d'ao syndicat et monsu Grandjean, lo pintier, que lào z'ont servi 'na tant finna gotta dè vin dè per tsi no, que cein lào z'a retsàodà lo pétro et esquivà dè preindrè 'na maladi, kà bin lo contréro, ào bet d'ao momeint sè sont trovà diès què d'ao tien-sons, et que l'ont mémameint einmòdà clia iò monsu Ruffy, lo père, prophétisàvè cein qu'est arrevà :

Nos bons amis, les Genevois,
Sont ingrats envers les Vaudois;
Nous leur envoyons du nouveau,
Ils ne nous rendent que de l'eau.

Eh bin! qu'est-te que cè syndicat qu'einvouè noutron vin tsi leu? clia pinta iò on lo bàit et clia tapassàie dè plidze dè Dzenèva, que lè d'ètai allàvont coumeint d'ao golettès et que noutrès Vaudois ont reçu su lo casaquin? Tot cein ètai prévù, et que ne lài a rein à repipà.

Tot parà cliaò tsancro dè Genevois ont d'ao bounheu d'avà d'ao z'amis coumeint lè Vaudois, que sè « débossatenont » po lào z'einvouè la pe finna gotta dè lào c'avès, kà on dit qu'on ne sarà pas fottu dè trovà dein tot lo canton dè Vaud onna pinta que sè pouèssè branquà contrè la pinta vaudoise dè l'esposechon dè Dzenèva.

Se noutra fenna est d'accou, et s'on a la santé, foudrà lài allà agottà dou déci quand lo bon temps sera quie, po vairè se vretabliameint on lài est mi servi qu'à la pinta dè Montbliesson.

Les anciens moulins de Lyon.

Il nous tombe sous la main le fascicule d'Octobre 1761, d'une ancienne publication périodique, paraissant à Neuchâtel, sous le titre : NOUVELLISTE SUISSE, historique, politique, littéraire et amusant, dédié au roi. Nous y remarquons cette curieuse page :

« L'Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts, de Lyon, propose pour sujet du Prix de Mathématiques, qu'elle distribuera à la Fête de St-Louis, 1763, de

Déterminer quel est sur un Fleuve la construction du Moulin le plus avantageux par son produit, et le moins nuisible à la navigation.

» Cette proposition, quoiqu'exprimée dans la généralité, a sans doute un rapport direct avec les Moulins de la Ville de Lyon, qui rendent la navigation difficile et périlleuse, et don-

nent lieu quelque fois aux accidents les plus funestes.

» Ces artifices posés sur deux bateaux, entre lesquels la roue à eau est placée, occupent 35 piés de largeur. S'ils étaient construits sur un seul bateau, ils prendraient 20 piés de moins sur le canal de la navigation, et ils seraient moins exposés à être endommagés ou emportés par les glaces et par les autres corps étrangers.

» On a fait l'essai d'un moulin sur un seul bateau. La roue était à la poupe, son axe parallèle au courant; ses aubes formaient une vis; mais cette roue, presque entièrement plongée dans l'eau, était sujette à de fréquents dérangements et à des réparations dispendieuses, qui en ont fait abandonner l'usage. Il s'agirait d'obvier à ces inconvénients.

» On recevra les Mémoires pour le concours jusqu'au 1^{er} avril 1763. Les Auteurs sont les maîtres d'écrire en Latin ou en Français. »

Le psaume CXIX.

C'était un beau dimanche de juin. Le ciel était pur, le soleil resplendissant. Dans les campagnes parées d'une riche végétation, tout était verdoyant, fleuri, parfumé, égayé de chants d'oiseaux et de bruits d'insectes.

La journée était vraiment trop belle, trop engageante pour ne pas en profiter. Dans plusieurs localités voisines, des fêtes villageoises s'annonçaient au son de la musique et par de fréquentes détonations des boîtes.

Après le dîner, chacun s'empressa de quitter la maison et de prendre la clé des champs.

Il devait cependant y avoir un sermon à deux heures de l'après-midi.

A deux heures donc, le sermon sonna.

Le pasteur prit place dans la chaire, et le régent s'assit gravement sur le petit banc qui est immédiatement au-dessous.

Et ces messieurs attendirent.

Les cloches finirent bientôt de tinter; leurs dernières notes s'épandirent dans l'air, et personne encore dans l'église, à part les deux officiants.

Les sonneurs mêmes, après avoir lâché les cordes du clocher, étaient descendus furtivement par un petit escalier, et, à pas légers, avaient gagné le large.

Dix minutes s'étaient écoulées depuis que la sonnerie avait cessé, et toujours personne; l'église restait vide et silencieuse. Le pasteur qui s'était retourné plusieurs fois du côté de la porte d'entrée, consulta sa montre, et se penchant vers le régent, lui dit : « Je pense que nous pouvons nous retirer; il ne viendra décidément personne. »

Le régent, homme d'un caractère peu commode, et qui nourrissait, depuis longtemps déjà, une sourde rancune contre le pasteur, à la suite de divers tiraillements entre lui et la Commission des écoles, répondit d'un air presque autoritaire :

— Monsieur le pasteur, faites votre devoir!

Le pasteur la trouva mauvaise. Mais, réflexion faite, il se demanda si, pour agir correctement et échapper à toute critique, il ne devait pas commencer le culte.

Et il se mit à lire la première prière.

Quand il eut terminé, il annonça le psaume CXIX.

Le régent se leva, chanta les deux premiers versets et se rassit.

Mais le pasteur se penchant de nouveau vers lui : « Eh bien, continuez. »

— Monsieur, répond le régent, j'ai pensé que deux versets pouvaient suffire.

— Monsieur le régent, faites votre devoir, reprit le pasteur. J'ai annoncé le psaume CXIX.

Le régent n'ayant rien à répliquer, se décida à obéir; mais comme il n'avait encore chanté

que trois versets de ce long psaume, qui n'en a pas moins de 88, et que la chaleur était accablante, il ôta son habit et, bon gré, mal gré, il alla jusqu'au bout.

Mais en sortant de l'église il murmurait entre ses dents :

— Toi, je te retrouverai avec ton psaume CXIX!!

La pâtissière.

(CHANSON).

Moi qui suis l'amant le plus tendre
Et le plus gourmand du quartier,
Pour amante, j'ai dû prendre
Une fille de pâtissier. (bis)
Et lorsque à mon amour fidèle
Celle que j'aime cédera,
J'aurai les faveurs de la belle
Et les brioches de papa. (bis)

Toi qui réunis pour me plaire
Des yeux et des gâteaux friands,
Voudrais-tu, belle pâtissière,
Que je pâtisce encor longtemps? (bis)
Je sens augmenter à toute heure,
Mon appétit et mon amour;
Je sens qu'il faudra que je meure
Si tu ne m'aimes pour toujours. (bis)

Biscuits, tourtes en confitures,
Joli minois plein de douceur,
Sauront fixer, je te l'assure,
Et mon estomac et mon cœur. (bis)
Ce cœur sera pour toi, ma chère,
Chaud comme tes petits pâtés;
Mais aussi ne sois pas légère
Comme tes gâteaux feuilletés. • (bis)

Pieds de veau à la poulette. — Les pieds de veau cuits, désossés et coupés par morceaux, mettez-les dans une casserole avec du beurre et saupoudrez de farine; mouillez avec du bouillon ou de l'eau et assaisonnez de poivre, de sel, d'un bouquet, de petits oignons, de champignons; ajoutez, après la cuisson, des jaunes d'œufs pour lier la sauce, que vous aiguiserez de jus de citron ou d'un filet de vinaigre.

Ne pas boire de l'eau froide ou toute boisson rafraîchissante après avoir pris des aliments gras ou des sauces grasses. La graisse se fige dans l'estomac, se sépare des autres aliments, surnage au-dessus des liquides et produit toutes sortes de dérangements et malaises.

OPÉRA. — Eh bien, que les habitués du théâtre ne se plaignent pas; notre directeur les a joliment gâtés ces derniers temps. Il y a une huitaine de jours, il nous procurait le grand plaisir d'entendre Mlle Gianoli, dans le *Barbier*, soirée brillante et réussie en tous points. Mardi dernier, c'était une nouvelle surprise par la représentation de *Mignon*, avec le concours d'une artiste accomplie, Mlle Ketten, qui a été couverte de fleurs et d'applaudissements. Enfin, hier soir, *Carmen* avec Mlle Gianoli encore. Il n'est pas besoin d'ajouter que ces aimables cantatrices ont été des mieux entourées par les artistes ordinaires de notre Compagnie lyrique.

Merci donc à M. Scheler, qui nous annonce pour demain une nouvelle représentation de *Mignon*, avec Mlle Ketten. Il y aura foule encore, c'est à n'en pas douter. — Prix du dimanche.

Boutades.

Au tribunal : On amène un affreux chenapan convaincu de nombreux vols.

LE PRÉSIDENT. — Accusé, votre nom?

L'ACCUSÉ. — Mon président, je demande à garder l'incognito.

Bébé à six ans.

On vient de lui conter l'histoire de Guillaume Tell. Il a écouté avec la plus profonde attention et reste pensif.

Au bout d'un moment, sa maman lui demande à quoi il songe.

— C'est que je voudrais bien savoir qui c'est qui a mangé la pomme!

L. MONNET.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.